

siastiques qui sont de véritables corporations." (Hist. du Canada 1ère édit. vol. I. 181.)

(A suivre)

LA NIÈCE DE L'ONCLE BÉNARD.

NOUVELLE.

(Suite.)

VI.—L'autre Benard.

Un moment après, Bénard, qui venait payer son emplette, demanda au marchand :

—Gardez-vous longtemps vos servantes?

—Pourquoi cette question ?

—Pour vous dire que lorsque vous aurez renvoyé celle-ci, ce n'est pas à moi que vous devez vous adresser pour vous procurer une autre.

—Javotte n'est pas une servante, répondit la grosse femme, c'est ma fille.

Bénard était poli ; il dit : " Excusez-moi ", en passant près de la grande fillette ; mais il sortit sans avoir salué ses parents. Au retour, il trouva Toinette qui attendait chez lui ; elle commençait à s'inquiéter de cette sortie à pareille heure.

—L'air du matin est si bon, dit-il ; tu ne vois qu'il m'a fait du bien.

En effet, il n'y avait plus sur son visage aucune trace du souci de la veille.

—Et qu'apportez-vous là ? demanda Toinette, désignant le paquet que Bénard avait pas eu la précaution de dissimuler.

—Un peu de mercerie, répondit-il franchement.

—Quelle singulière idée ! comme s'il en manquait ici !

—J'ai voulu savoir combien on la vend dans le faubourg du Temple.

—Dites plutôt que vous avez voulu acheter celui qui se nomme comme vous. Eh bien ! est-ce un de vos parents ?

—Il hésita un moment, regarda tendre-

ment sa protégée, pensa à la pauvre Javotte, et répondit :

—Embrasse-moi, Toinette ; tu n'as pas d'autres parents que ton oncle Bénard.

VII.—Une lettre poste restante.

Le temps que Bénard pouvait accorder à sa convalescence étant expiré, il fut question de s'entendre avec lui sur sa position définitive chez maître Legris. Il ne pouvait, sans témoigner sa répugnance, accepter de servir comme employé subalterne à ce même comptoir où il avait été maître. Toinette aidant et le linge de la cour y mettant toute la bonne volonté qui se pouvait accorder avec son intérêt, on décida que le seul emploi utile et convenable pour Bénard était celui de commis voyageur. Il était certain en partant, de laisser Toinette sous bonne garde ; il la confiait à la sollicitude, qu'on pourrait dire maternelle, de sa voisine Henriot, et elle était protégée par la moralité sévère qu'imposait dans sa maison l'autorité de maître Legris. Au moment du départ, comme Bénard exprimait avec vivacité le regret qu'il éprouvait de se séparer de Toinette, elle lui dit :

—A moi aussi le temps de l'absence semblera long ; mais je sais comment l'employer : j'ai tant à étudier pour pouvoir être votre caissière quand vous serez en position de reprendre un établissement ! Envoyez-moi souvent de vos nouvelles, et comptez que je vais tant me dépêcher d'apprendre, que je n'aurai bientôt plus besoin de personne pour vous donner des nouvelles.

Deux ans se passèrent dans ces alternatives de départ et de retour. Depuis longtemps déjà Toinette, écolière intelligente, avait pu écrire sa première lettre au voyageur.

Quand il revint de nouveau dans le courant de la troisième année, il trouva Toinette occupant, dans le magasin de la rue Jean-Tison, cet emploi de caissière qu'elle se souhaitait chez son oncle Bénard.